

JUILLET-AOUT 1961

CAHIER N° 197

ans le Courrier rationaliste de ce mois :

L'Astrologie, par J. Gauzil

A
LA RAISON CONTRE BABEL

par André CAUBEL

CAHIERS RATIONALISTES

24, rue des Grands Augustins, Paris 6^e



Prix : 1 NF

LA RAISON CONTRE BABEL

par André CAUBEL

Secrétaire de la Section d'Orléans de l'Union Rationaliste

*Les bornes des esprits sont leurs seules frontières
Le monde en s'éclairant s'étend à l'unité.*

Lamarline

1 - BABEL

Très tôt l'humanité a ressenti la diversité des langues comme un fléau. La Genèse en a fait une malédiction divine. Avec cette circonstance aggravante qu'elle serait le châtiement du premier des péchés capitaux, le péché d'orgueil, péché de l'homme qui veut s'élever à un Jéhovah plus jaloux que jamais : « Mais n'ayant rien ne leur sera impossible de ce qu'ils ont projeté de faire. Allons, descendons et là, confondons leur langage. »

Sans s'arrêter aux invraisemblances du mythe biblique, pour s'en tenir au « babélisme » d'aujourd'hui, on n'a guère besoin d'insister sur son étendue et ses inconvénients, qui sont bien connus de tous. A commencer par les conséquences xénophobes, les *schibboleth* qui livrent des milliers d'hommes à couteau de l'égorgeur, par cela seul qu'ils parlent d'une autre façon. Le « barbare », c'est proprement celui qui se sert d'une autre langue, ou qui écorche la vôtre...

Rien qu'en Europe, nous bénéficions d'une quarantaine de langues. A l'échelon des organisations internationales, il y a eu depuis 1919 deux langues officielles, le français et l'anglais. Ces deux langues sont maintenant qualifiées « langues de travail ».

L'O.N.U., qui a cinq langues officielles, en attendant que l'arabe vienne s'ajouter au chinois et au russe. L'Europe du Nord, elle, en a quatre, mais ce ne sont pas les mêmes !

Passons sur l'énorme labeur de traductions que tout cela implique ; et notons que notre siècle de progrès n'a vu progresser que le nombre des langues : promotions au rang de langues officielles (flamand, romanche), et même résurrections de langues mortes (hébreu, irlandais) ; tandis que nombre d'hommes veulent accéder à la culture universelle et s'efforcent d'exprimer une littérature, la technique, la science. « Le monde a dû à n'avoir qu'une civilisation, mais les langues de civilisation s'y multiplient... sans profit pour la culture universelle » (1). Une honnête médiocrité : qu'on songe par exemple à l'édition encyclopédique. Cependant que la documentation de n'importe quelle spécialité s'étale sur un nombre de plus en plus grand de langues : un simple petit ouvrage de vulgarisation sur « La linguistique » (coll. Que sais-je ?), dans une bibliographie sommaire de 40 titres, en compte 10 en anglais, 3 en allemand, 2 en italien et un en danois.

Cette dispersion linguistique, qui fait de nous, une fois sortis de notre domaine, de véritables sourds-muets, est en contraste flagrant avec le progrès des communications matérielles : l'aviation et l'automobile à nos portes ; des voitures aux plaques étrangères sur la dernière de nos routes ; les voix étrangères portées par les ondes dans la plus humble maison...

Notre propos est d'examiner les remèdes que la raison humaine a trouvés à cette infirmité.

2 - LES INTERMÉDIAIRES

2.1. **Le truchement.** Premier moyen, vieux comme le monde, celui des premiers voyageurs : un intermédiaire, un interprète.

(1) Meillet. Les langues dans l'Europe nouvelle, 2^e éd. 1928, p. 2.

prête, qui connaît à la fois votre langue et celle de votre interlocuteur.

Inconvénients bien connus : lacunes des connaissances de truchement, ses trahisons, volontaires ou non. Par contre, les infidélités mêmes peuvent avoir une influence modératrice, taper dans des expressions violentes ; et cela a pu être utile comme hier. Car c'est là le procédé de Munich comme de Yalta toujours utilisé aujourd'hui. Celui qui comprend directement ses interlocuteurs, comme c'était le cas de Mussolini, a l'avantage d'un délai supplémentaire de réflexion pendant que les traducteurs opèrent.

2.2. Les signaux convenus. Par une sorte de retour à langage animal, qui n'est que langage de signes, on peut revenir à une communication indépendante du langage articulé. Hélas ! les signes de tête pour l'affirmation et la négation sont même pas universels !

Les symboles conventionnels sont de même nature, qui soient limités à un seul signe, comme dans l'histoire de Yseult et Yseut, ou étendus à tout un système de signes. Hélas encore certaines personnes instruites n'arrivent même pas à distinguer des symboles aussi évidents que > (plus grand que) et < (plus petit que)...

On fait encore usage de signes idéographiques, pas toujours universels ni clairs : par exemple sur les routes, les signaux fixes, les signaux que doivent faire les conducteurs ; sur certains matériels vendus dans divers pays, les symboles « parlants » des fabricants.

La marine emploie un code de signaux par pavillons, adopté par accords internationaux à partir de 1862, mais de portée limitée à tous les sens du mot — fort limitée.

2.3. Les pasigraphies. Nos chiffres sont des signes d'usage très général. On a songé à les utiliser hors de leur domaine propre, l'arithmétique, pour transmettre des messages. Mais sont nés les codes de chiffres, tels les codes commerciaux bien connus.

Bien entendu l'usage de lettres pour le même objet, dès instant qu'elles sont détachées de leur vocation propre, qui est de transcrire les sons d'un langage, est exactement de même nature.

On peut ranger les systèmes analogues sous le terme général *pasigraphies*, c'est-à-dire de langues purement écrites.

Théoriquement les pasigraphies peuvent exprimer un nombre limité d'idées. En fait leur manement est peu pratique, lent, difficile. Ce qui n'empêche pas qu'on en propose encore de nouvelles.

Les divers systèmes d'écriture, lorsqu'ils sont séparés de la langue parlée qui leur sert de support, n'ont qu'une valeur pasigraphique. On s'étonne donc de voir célébrer comme une conquête de première grandeur l'unification de l'alphabet allemand (2) : l'aveugle parisien pourra lire un texte finlandais hindi ! Médiocre lumignon pour illuminer sa nuit ! On trouve aussi de voir M. Etienne, dans un article tout récent, honorer les idéogrammes chinois et envisager sérieusement l'éventualité de leur faire « fournir aux savants... cet « espéranto pour tous » qui leur fait si évident défaut » et « l'instrument universel faciliterait cette communication des lumières qu'appelaient ses vœux Leibniz » !

On notera d'autre part qu'un système de sons détaché du langage articulé est tout aussi impropre à assurer une communication d'idées. La musique « langue universelle », c'est peut-être une belle image : les sentiments qu'elle peut provoquer sont entendus par tous ; mais la musique la plus « descriptive » n'est pas un langage ; « il faut l'arc des mots pour faire pénétrer la flèche des sons dans l'esprit de tous » (Romain Rolland).

2.4. La machine à traduire. L'idée d'une machine à traduire ne saurait être que l'œuvre d'un mécaniste. Nous imaginons volontiers, à l'instar de la légendaire chaîne des abattoirs de Chicago, une machine qui avalerait des textes français, qu'elle nous rendrait à l'autre bout sous une forme chinoise ou patagonne.

Un mécanisme serait au moins capable, en théorie, d'éviter les trahisons. Voyons cependant de plus près les possibilités et les trahisons.

(2) Courrier de l'Unesco, nov. 1956, p. 96.

bilités réelles d'une de ces machines, comme on commence à en construire (3).

2.41. *Machines électroniques.* — Les machines électroniques ont certes d'immenses possibilités. La machine à traduire est une variété : machine à « traitement électronique d'informations ». Elles sont capables de vitesses vertigineuses : les servants ne peuvent les suivre.

Mais peut-on partager le bel optimisme de ces spécialistes qui estiment que même la traduction littéraire leur sera finalement accessible ? On peut en douter, témoin cette conclusion d'un ouvrage récent (4) : « aucune machine ne sera jamais capable de transposer dans une autre langue toute la richesse d'un poème, par exemple :

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville...

bien que chaque mot soit d'usage courant et que la phrase soit construite de façon régulière et classique ». Assurément, et un poète le pourrait.

Sans même aller jusqu'à la traduction artistique, qui nécessiterait une analyse littéraire approfondie, et renonçant à rendre en totalité ce qu'a exprimé le poète de la « musique avant toute chose », on conçoit bien que même la traduction non littérale s'alimente non seulement de matière, mais aussi d'esprit. Elle exige impérieusement une étude poussée des rapports du langage et de la pensée.

2.42. *Un répertoire.* — Bien entendu il ne peut sortir de la machine que ce qu'on y a déjà mis. Sa « mémoire », ou mieux son « magasin » (Delavenay, o.c. p. 30) constituera donc l'immense répertoire d'unités linguistiques qui sera à la base de ses opérations. Ce répertoire, qu'il soit formé de groupes de mots ou de mots seulement, n'est autre qu'un dictionnaire.

« Les travaux lexicographiques n'ont point de fin. Ils sont incomplets... est impossible » disait déjà Littré. Simple exemple :

(3) Cf l'excellente mise au point de M. Delavenay, coll. Que sais-je ? 1960.

(4) M. Pélegrin, *Machines à calculer électroniques*, 1959, p. 385.

Il n'est pas un néologisme : dans « Une charogne » de Baudelaire, le mot *croire* avec le sens de « faillir », « vous crûtes vous en amour... », sens courant et ancien ; mais ce sens ne figure dans aucun dictionnaire de la langue !

Il est inévitable que les dictionnaires soient incomplets. Mais il y a plus grave. Nous avons bien des dictionnaires alphabétiques, mais peu de véritables dictionnaires analogiques, de dictionnaires d'idées. Or il y aurait grand intérêt à bien délimiter les sens des mots en extension, si l'on peut dire, c'est-à-dire de préciser de combien chaque concept chevauche sur les concepts voisins. L'analogie de sens n'est d'ailleurs pas seule à intervenir dans cette fixation des frontières des mots : des assonances phonétiques et des rapports plus complexes s'ajoutent pour entourer chaque mot d'un halo, d'une sphère conceptuelle, ce que l'on a désigné sous les noms de « champ associatif » ou « champ morphosémantique ». C'est précisément quand on s'impose d'un système linguistique dans un autre qu'il serait utile de connaître des frontières qui, on le sait bien, ne sont pas les mêmes dans toutes les langues.

La classification des concepts — c'est le problème de la langue philosophique — est loin d'être en état ; à plus forte raison est-il guère question encore de dictionnaires bilingues sous cette forme.

Mais l'aspect sémantique du langage pose aussi à la machine traduire le problème difficile des mots à sens multiples. Pour rendre les cas de « polysémie », la machine n'aura guère d'autre source que d'explorer le contexte. Avec l'incertitude que cela comporte. Par exemple : un long article de M. François Perroux rapportait un grand nombre de fois le mot « économie » pris dans son sens « économique, et le contexte aurait servi utilement la machine ; mais en un autre cas « faire une économie de conduite », le mot était pris au sens vulgaire, ce qu'une machine aurait pu déceler ; et bien plus, dans un troisième cas « les économies externes », le sens était si ambigu que les traducteurs ont dû consulter l'auteur ! M. Delavenay lui-même donne un exemple de polysémie que la machine ne pourra franchir : l'emploi dans son livre déjà cité « La Machine à Traduire » du mot *conventionnel* quatre fois dans son sens normal en français, mais aussi deux fois (p. 108 et 114) au sens de « traditionnel », deux anglicismes qui choquent sous la plume d'un traducteur professionnel.

2,43.— *Codage-décodage.* — Une fois résolus les problèmes sémantiques, grâce à un code plus ou moins complet des insusceptibles d'être transmises par le langage, il restera à la machine à transmettre leur agencement, leur syntaxe. Et c'est là tâche difficile, puisque les structures ne correspondent guère d'une langue à une autre. C'est ce qui fait d'ailleurs qu'un problème de traduction ne peut se ramener à un problème de cryptographie.

Les spécialistes ont analysé avec patience les procédés grammaticaux, en particulier de nos langues à flexion, où le mot change de physionomie au gré des conjugaisons, des accords de genres, des nombres. Ils sont arrivés à détailler les instructions à la machine, à tel point que la traduction d'une phrase de 20 mots peut demander jusqu'à 10 000 opérations logiques aux organes mécaniques.

Ils ont eu recours, comme intermédiaires de traduction, précisément pour surmonter les difficultés de structures, à une métalangue de symboles, soit à une langue bien choisie qui sert de plaque tournante, un « machinois » comme on a dit. Ce double codage double, bien entendu, les chances d'erreurs.

Quel que soit le mécanisme utilisé, avec ou sans intermédiaire, il convient de rappeler les nécessités de la traduction, qui reviennent à une métalangue homogène et *conformes* linguistiquement à un système linguistique et soumis à ses normes. Car une langue est un système et pas seulement une somme de signes. A l'arrivée, la traduction devra rendre un texte non seulement correct, mais qui sonne juste. Tant d'écrits, de traductions, parce qu'ils sonnent faux, parce qu'on ne peut pas comme cela ! Ce je ne sais quoi qui leur manque, c'est « conscience linguistique » qu'étudient les psychologues (5) qui en général est inséparable de l'acquisition naturelle de la langue maternelle et ne se retrouve guère pour une langue apprise.

Si on arrive à éliminer les préparations, les mises au point de textes, dont la machine a été longtemps tributaire, il paraît guère possible de se passer du servant qui devra finalement revoir la traduction achevée.

(5) Journal de Psychologie, 7-1958, p. 266.

2,44. — *La langue est parlée.* — Mais voici autre chose. Passe encore que la machine ne puisse suppléer, comme le fait un traducteur humain, aux lacunes de ses répertoires ; elle ne puisse s'élever, par delà les règles précises de la grammaire et de la syntaxe, jusqu'à la conscience linguistique du locuteur ; mais qu'elle néglige une grande part des éléments du message parlé : ses constituants sonores, voilà un défaut fatal. (Elle néglige aussi les éléments visuels, mimique, expression du visage, qui ajoutent au message. Elle ne peut remplacer l'attente réceptive de l'auditeur, qui, elle aussi, facilite la communication).

Pour parler comme les spécialistes, le langage parlé contient beaucoup plus d'*information* qu'un texte écrit. Combien de manières peut-on donner à un simple « merci » pour en changer dix manières la signification ! L'écrit n'est qu'un pâle reflet du parlé, malgré les quelques signes de ponctuation qui cherchent à sonoriser (on a proposé aussi un point d'ironie).

Le langage est une construction complexe où des éléments intellectuels se sont superposés à un substrat émotionnel. Ce substrat précède les aspects les plus profonds, et souvent les plus déterminants dans les conduites humaines, qui s'expriment dans la forme sonore du langage. Les « harmoniques affectifs », dit M. Sauvageot. La machine, qui ne transmet que de l'écrit, donne qu'une image atone, morte, de la conserve de langage, l'ersatz. Et cela au moment où on constate un véritable renouveau de la langue parlée qui, en plus d'un domaine, reprend l'écrit des positions perdues : téléphone, radio, enregistrements sonores...

Il n'est certes pas interdit de penser que la machine pourra un jour donner une forme parlée de ses traductions. On a bien enregistré les quelques cris de la langue des corbeaux, pour les utiliser ensuite dans la nature, et avec succès ! Mais la traduction de la parole sera encore plus difficile que la difficile traduction de l'écrit. Elle nécessitera au préalable des recherches linguistiques approfondies dans un domaine peu exploré. On le trouve au Conservatoire de façon empirique. La phonétique scientifique devra s'étendre à tous les aspects du langage qui ont vent s'exprimer en termes musicaux : ton, durée, intensité, modulation, rythme, attaque, suspension, etc.

Ce matériel phonique est d'ailleurs utilisé de façon très diverse par toutes les langues : langues monotones comme le français,

langues à accent de mot, langues à tons... Il est fort difficile de caractériser ce qu'on appelle un accent, accent de province, accent étranger : c'est la totalisation d'un certain nombre de très légères différences phonétiques. Et l'affaire est singulièrement compliquée par les adaptations musculaires très délicates de l'appareil phonatoire, en liaison avec le système auditif qui n'ont été étudiées que tout récemment.

2,45. — *Espoirs et réalités.* — En tout cas il est certain que les nécessités de la traduction mécanique ont ouvert et ouvert encore de nouveaux champs aux sciences de l'esprit et du langage. C'est ce qui autorise les espoirs des chercheurs.

Ces espoirs sont vastes. Le titre même d'un livre de M. Conrath jusqu'à la « mécanisation à penser » (1952), l'indique. Ils vont recourir de la « mécanisation de la logique », l'éventualité d'un recours de la pensée humaine à d'autres supports que le langage, la crainte que le cerveau humain ne soit pas assez vaste et solide pour débordé un jour par la multitude des notions qu'il serait appelé à conserver. On pense à des machines susceptibles d'apprendre. On pose le postulat : « Le nombre des cellules du cerveau humain est fini, et ce qui est fini est réalisable par une machine »

Il ne faudrait toutefois pas se laisser aller à une vraie mystique de la machine, ne pas trop se fier à la magie des mots prestigieux : « électronique », « cybernétique »... On nous annonce une machine à résumer les travaux scientifiques, qui sélectionnerait les phrases les plus importantes (comment donc ?) et tiendrait compte du fait que les mots qui reviennent le plus souvent dans le texte sont considérés comme les plus significatifs. Postulat encore. La fréquence statistique, le contexte ne sont pas seuls déterminants : les résonances propres de chaque mot même isolé, ont leur valeur. Qu'on en parle aux candidats Polytechnique, pour qui le résumé d'un texte constitue une épreuve importante (3 heures), pour laquelle, dit le programme « il ne saurait suffire de grouper les phrases les plus significatives ». Il faut « repenser » le texte, en donner la substance en hiérarchisant les idées et en usant d'un style bref et personnel ». On qu'on se reporte à tels tests de « compréhension verbale abstraite » (6) qui posent des problèmes analogues, mais dont l'étudiant moyen a beaucoup de peine à se tirer honorablement

(6) R. Bonnardel. *Journal de Psychologie*, 1950, p. 245.

En attendant mieux, l'état actuel des réalisations paraît bien défini par M. Pélegrin déjà cité : « La traduction de ces techniques pour public intelligent, ou mieux, spécialisés, rentable. Par public intelligent nous entendons que l'utilisateur du texte traduit connaît le sujet et est à même de reconnaître les contre-sens inévitables. Bref il y a encore beaucoup à faire ». Et son préfacier d'ajouter (il est, c'est vrai, directeur de l'école d'ingénieurs) : « La machine ne remplace pas le travail, elle en exige de plus compétents et de plus nombreux ».

De son côté, M. Delavenay constate que « la machine a rétréci la ligne de démarcation entre le mécanique et le mental » et affirme : « des machines existent qui peuvent traduire ; ce sont les hommes qui ne savent pas encore s'en servir. »

Il y a donc encore de beaux jours pour linguistes, spécialistes de l'« information », psychologues et électroniciens, avant que la machine ne parle pour nous.

Il convient de reconnaître que les études menées pour la réalisation des machines à traduire, bien que remontant seulement à une quinzaine d'années, ont permis de notables progrès dans la connaissance. Elles ont déjà nécessité une étude nouvelle des éléments du langage, et plus généralement, de ce qu'on appelle la *communication*, dans une recherche toute scientifique non plus littéraire, qui abandonne le verbalisme au bénéfice d'éléments précis, dénombrés, chiffrés, analysés en des quantités, et qui a même dégagé des lois sous forme d'équations (par exemple sur la fréquence des signes linguistiques).

2,5. *La traduction simultanée.* — Ce système, qui est employé de plus en plus dans les grandes réunions, depuis que B.I.F. l'a essayé pour la première fois en 1926, n'est guère connu chez nous sous le nom de ses promoteurs, Edward A. Lane, de Boston, et le professeur anglais Gordon Finlay. L'auditeur utilise un casque téléphonique, ou même un écouteur individuel, et peut choisir entre plusieurs langues celle par laquelle il désire la traduction du discours prononcé par l'orateur qui se trouve à la tribune.

La traduction simultanée n'a que les apparences d'un système mécanique : seule la transmission est mécanisée. La traduction elle-même est l'œuvre de traducteurs exercés, enfermés dans des cabines vitrées, et qui disent leur traduction dans un microphone, au fur et à mesure que parle l'orateur.

Il s'agit donc tout simplement d'une traduction par interprète, exactement comme au § 2,1, avec cette complication que les nécessités de la diffusion publique immédiate augmentent les difficultés des traducteurs et même fatiguent les auditeurs. La transposition entre langues de construction différent, par exemple le français et l'allemand, est très pénible.

Le système Filene-Finlay exige des interprètes particulièrement capables. Mais, au témoignage des usagers, s'ils arrivent à rendre de façon satisfaisante des textes ne comportant que des banalités et dits assez lentement, ils sont dépassés par les sujets scientifiques ou techniques, même quand ils possèdent à l'avance, ce qui est courant, le texte écrit des interventions. De plus, quelles que soient leurs capacités — on reconnaît qu'ils sont à la limite des possibilités humaines — ils ne peuvent guère être à la fois truchement et acteur. Avec le décalage inévitable par rapport au geste, ils ne donnent qu'une image atone, même d'un discours passionné, une lecture de texte écrit.

Les inconvénients habituels des traductions se retrouvent ici : mais les erreurs, de surcroît, sont pratiquement indécelables. La solution est insuffisante, même si beaucoup d'usagers sont disposés à s'en contenter. Elle est illusoire : le nombre des langues que l'on peut y soumettre est illimité en théorie, mais en fait reste étroitement par le manque d'interprètes qualifiés ; elle maintient le monopole de fait d'un petit nombre de langues. La solution est trompeuse : elle donne l'impression d'une issue définitive, et n'est qu'un palliatif.

Comme tous les procédés qui font intervenir des éléments matériels plus ou moins importants (comme la machine à lire à haute vitesse), elle comporte un encombrement fort gênant, est au prix de dépenses fort élevées, et surtout, réduit à l'impossibilité absolue lorsqu'un de ces éléments matériels vient à manquer soit par une panne quelconque, soit encore plus simplement parce qu'on s'en éloigne. L'utilisateur se trouve alors dans une situation de l'aviateur qui se trouverait brusquement éjecté de son appareil : piètre parachute alors, que le langage par gestes !

Un congrès équipé de traduction simultanée permet à peine plus que la communication de traductions écrites. Hors des débats, le contact direct des participants se heurte toujours au mur des langues : il s'établit une ségrégation par langues qui fait perdre tout intérêt aux congrès internationaux. Si

lith, de New-York, qui assiste à une conférence à Copenhague, découvre M. Miller, de Chicago, c'est peut-être très amusant ; mais dans une telle occasion, il serait bien plus important de prendre contact avec M. Hansen, de Copenhague, et M. Kowarski, Varsovie, et d'échanger des idées avec eux (7).

Et cependant, on sait depuis longtemps que rien ne vaut la communication directe, le contact humain. Même pour le progrès de la science. Déjà Thalès et Pythagore voyageaient. Rien ne vaut pour le savant d'aujourd'hui le séjour dans certains foyers de la science.

3 - LE CONTACT DIRECT

Quelles sont donc les solutions de contact direct, qui placent interlocuteurs de langues différentes dans la situation d'hommes de même langue ? Ces solutions reviennent à une seule : ce sont les deux interlocuteurs parlent une langue commune. Et ce n'est pas une vraie langue, pas un ersatz de langue, code ou gesticulation étendue universelle.

Et comme la plupart des hommes ne sont pas naturellement bilingues (le bilinguisme vrai est beaucoup plus rare qu'on ne le croit), cela revient à imposer à un grand nombre l'étude d'une ou de plusieurs langues.

3.1. — **L'acquisition des langues.** — L'étude des langues exige un effort personnel. Parlons d'étude, d'apprentissage, et non de « enseignement » : on ne possède une langue qu'en la pratiquant, en s'exerçant, aussi assidûment que l'artiste, et on ne possède son art qu'à ce prix. Cette étude vient donc se greffer à la paresse naturelle des hommes, disons par euphémisme la loi du moindre effort, ou l'inertie. Cette constatation n'a pas son importance.

(7) L'auteur de ces lignes a pu entendre à Amsterdam, le 22 mai dernier, dans une réunion espérantiste, le témoignage du Dr Drees, ancien ministre des Pays-Bas, sur son « Expérience des contacts internationaux ». On soulignera que l'enseignement du second degré aux Pays-Bas apprend obligatoirement l'étude de trois langues vivantes : anglais, français, allemand.

D'une façon générale, l'étude des langues est difficile. L'élève nous demande déjà quinze à vingt ans d'efforts constants et en réalité on ne cesse jamais de l'apprendre. Vouloir s'approprier une autre, c'est lutter, lutter contre un adversaire riche et rebelle, qui ne sera vaincu que si vous donnez le meilleur de vous-même. Certaine publicité affirme maintenant qu'on apprend en dormant : ouais ! n'y croyez guère !

Les méthodes d'étude — et il suffit de regarder objectivement les résultats de l'enseignement — n'ont vraiment pas fait de gros progrès, même avec un équipement perfectionné, qui a pour fond, ne permet guère que de doubler le professeur, diminuant sa peine, surtout pour l'enseignement collectif (par exemple par les méthodes « audio-visuelles »), mais ne diminue en rien l'effort que doit fournir l'élève ; qui, en fin de compte, doit toujours introduire à force dans son cerveau un vocabulaire et une grammaire. Depuis les programmes de 1902, qui ont vu l'entrée dans notre enseignement de la méthode Berlitz, on s'est sans cesse cherché la formule optimum, qui permette de conserver les avantages de cette méthode « directe » et d'en éliminer les inconvénients. On a remanié et on remaniera encore. Car l'acquisition de la langue maternelle est une chose ; et l'acquisition par un adulte, ou même par un adolescent, en est une autre. Ce qui est possible dans la petite enfance, où le cerveau est une cire vierge, où les organes phonatoires sont aptes à produire tous les sons entendus, ne l'est plus après l'âge de 9 ans. Et voilà pourquoi on n'acquiert guère la conscience linguistique d'une langue apprise ; voilà pourquoi nous restons muets dans cette langue apprise, la conscience de nos insuffisances nous infligeant un complexe d'infériorité : est-ce *ce* *der*, *dit*, ou *das* ? ce *ca* anglais se prononce-t-il *eè*, *iy* ou *ceut* ?

3.2. — La langue de votre interlocuteur. — Cette infériorité est à la fois linguistique, puisque nos moyens d'expression sont en fait plus réduits que ceux de l'interlocuteur, et morale, nous laissant dans la gêne et la confusion. Dans cette sorte d'écluse, il y a bien deux niveaux différents.

Pour rétablir l'égalité, la vraie politesse internationale voudrait donc que chacun se serve de la langue d'autrui : je vous parle en anglais si c'est votre langue, vous me répondez en français. C'est ce qui a été proposé par un Anglais, M. Ward, à une réunion d'experts polyglottes de l'Unesco. Mais ce règlement n'a pas été adopté. L'inertie !...

3.3. — Bilinguisme. — C'est peut-être cette diplomatie linguistique qui a inspiré la proposition d'un bilinguisme général, qui serait par exemple un bilinguisme franco-anglais, comme le préconise l'association « Le Monde Bilingue ».

Si l'on utilisait toujours la recette de civilité équitable et rapprochée, ce pourrait être parfait, — entre, anglophones et francophones. Hélas ! il n'en est rien, le plus souvent ; la bonne devise vous ramène à ne parler que votre propre langue, votre *est-à-vis* doit-il peiner à vous suivre.

On a proposé davantage : mettre ce bilinguisme à la disposition de toute la terre ; et on a très sérieusement pensé qu'il suffirait, pour détruire le babélisme, que dans tous les pays du monde, on apprenne, au choix, soit le français, soit l'anglais, qui deviendraient ainsi les deux langues internationales.

Mais, en admettant que la division actuelle du monde permette une telle solution, comment donc se comprendront un bien parlant français et un norvégien parlant anglais ? Que vient l'égalité réciproque, l'italien parlant français étant évidemment défavorisé par rapport à son interlocuteur français naissant ? Et dans ce bilinguisme d'un nouveau genre, pourquoi de Français partisans de ce système bilingue espèrent-ils qu'ils étudieront donc ce que devient notre langue dans le bilinguisme de fait comme celui de Montréal ?

Pour rétablir l'équilibre, on a proposé, tout aussi sérieusement, une sorte de trilinguisme : tout le monde apprendrait deux langues sur trois universellement choisies. C'est à la portée de tout le monde, dit-on sans rire...

3.4. — Polyglottisme. — Mais il y a mieux. Pourquoi ne s'apprendre le plus de langues étrangères possibles ? Puisque quel il y a, babélisons au maximum !

Et, le prestige du polyglotte auprès du bon public aidant, les autres voient au contraire son « strabisme mental », voici une pente glissante au multilinguisme. Ce qui nous vaut la multiplication des langues de la diplomatie. Et les ridicules annonces de radio où des accents plus ou moins authentiques s'évergent à nous dire de toutes les manières : « Sie hören... abbiamo smesso... fifth symphony... *allegro*, *andante*, *scherzo*... ! »

Un chaud défenseur du multilinguisme, Arnold Van Gennep, éminent folkloriste (ceci explique cela), écrivait en 1908 une vaticination dont on a loisir de ne pas partager le générique optimisme :

« Vers l'an 2000... la polyglottie, aujourd'hui restreinte à quelques-uns, sera nécessaire et générale. On apprendra tout enfant une langue latine, une germanique, une slave, une sino-tibétique, une mongole et une bantoue, avec plus ou moins de facilité, et en se servant de méthodes perfectionnées, application de la phonétique expérimentale. Il y aura d'incessants voyages et échanges temporaires d'enfants. On leur enseignera ce qu'il faudra de linguistique pour qu'il leur soit facile, en appliquant les lois reconnues, de passer de la langue-type choisie d'un groupe donné à toutes les autres langues du groupe. C'est ainsi que la connaissance du russe et quelques notions de philologie slave permettront de lire presque sans peine le petit russe, le serbe, le bulgare, etc. Chacun sera comme ces Levantins qui parlent toutes les langues de la Méditerranée... » (8)

Plus récemment le linguiste américain Mario Pei écrivait qu'avec quelque connaissance « de l'anglais, du français, de l'allemand, de l'espagnol, du portugais, de l'italien, du russe et du japonais » on est en mesure de faire le tour du monde, pour peu qu'on y ajoute quelques notions d'arabe et de chinois de malais et de néerlandais (9) !

Pour ajouter à ce florilège, il conviendrait de ne pas oublier un magnifique article sur l'enseignement des langues à l'école primaire, oui ! *primaire* !, qui souhaitait voir l'intérêt de Français se porter davantage au japonais et au bengali... (10) ni cette toute récente réminiscence de Van Gennep : « La dimension linguistique est moins grande qu'on ne le croit généralement... La situation est simplifiée par l'existence de familles de langues, et les difficultés sont atténuées par la parenté de langues » (11).

Et vive Babel !

Et encore nous épargne-t-on le los de la prodigalité de la

(8) Religions, mythes et légendes, I, p. 315.

(9) The World's Chief Languages, 1946.

(10) Syndicalisme Universitaire, 1-2-1957, p. 6.

(11) Vie et Langage, 12-1960, p. 655.

ture — il est vrai plus difficilement justifiable dans les produits d'une société humaine un peu organisée !

L'acquisition d'une langue est certes un exercice excellent qui l'esprit, un enrichissement, un profit. Mais les outrances du multilinguisme excessif ramènent irrésistiblement à cette pensée plus rationnelle qu'ont exprimée entre autres Du Bellay, Sibliniz, La Bruyère, Frédéric II, Nietzsche, Meillet, Einstein... : il vaudrait peut-être mieux s'empêcher la tête d'idées et de faits que la farcir de mots.

4 - UNE LANGUE COMMUNE

Où est la raison ? où est le raisonnable ?

Et comme il n'est pas toujours tout à fait inutile de répéter les vérités premières, on pourrait peut-être se souvenir que le langage a une utilité : la communication ; et que la diversité des langues compartimente cette communication ; ce qui en a de compte tourne le dos à la communication.

C'est pourquoi le contact direct trouverait son meilleur insu dans une langue de relation, une langue commune.

L'utilité sociale a depuis longtemps créé de telles langues communes. Meillet, qui voyait en elles le « fait dominant de l'histoire des langues » (12), les a étudiées. Elles sont le produit des mouvements mêmes de la civilisation, déterminées toujours par des « circonstances extérieures au langage » (13).

On sait en particulier comment les langues nationales se sont superposées aux dialectes locaux. C'est souvent l'unification politique qui a entraîné l'unification linguistique. Mais d'autres acteurs jouent aussi : facteurs affectifs, le prestige... On sait en que, par les femmes en particulier, nos patois ont reculé. La raison des mêmes tendances qui assuraient la victoire des modes de Paris sur les costumes locaux.

Le processus de création des langues nationales est digne d'intérêt, soit qu'il s'agisse d'un dialecte qui prévaut sur ses

(12) Linguistique historique et linguistique générale, 1921, p. 129.
(13) Vendryes, Le Langage, 1921, p. 308.

voisins et arrive à les effacer (cas du français), soit d'une langue écrite qui se superpose aux dialectes. Souvent la langue commune coexiste fort bien avec les dialectes : il s'agit de deux langues différents, placés à deux étages superposés. La langue commune doit constamment trouver un équilibre entre les tendances opposées, vers l'évolution et vers la fixation. Les forces conservatrices, administration, école, écriture, contribuent à sa stabilité.

Mais nous ne sommes plus à l'âge de la formation des nations à partir des provinces, et de l'émergence des langues, nées de besoin, au-dessus des dialectes. Aujourd'hui sont en présence des nations soucieuses d'indépendance et des langues *nationales*.

Peut-on penser que l'unification linguistique à l'échelle mondiale se déroulera de la même façon que dans le cadre national ? Sera-t-elle la résultante d'une unification politique du monde ? En attendant l'Etat mondial, ou la République universelle prédite par Hugo, y aura-t-il un palier au niveau des blocs rivaux ?

Autant de questions auxquelles il est difficile de répondre même si les historiens nous disent que les expériences passées d'universalismes, l'Orbis romanus, la chrétienté *catholique*, ont possédé une langue universelle (14).

Sans attendre les hégémonies, on a donc pensé avoir recouru à un moyen d'expression d'une portée aussi vaste que possible. Et on s'est demandé quelle pouvait bien être la langue utilisée la langue susceptible de jouer le rôle de langue commune, *koïnè* de notre temps.

Restent à fixer les critères de cette utilité. Nombre de hommes qui parlent la langue ? alors : chinois, hindi, arabe. Ou, si l'on s'en tient à notre civilisation occidentale : anglais, russe, espagnol, allemand, portugais, pour ne parler que de celles qui dépassent le français en nombre ? Prestige de la langue, dû à bien des facteurs divers, et divergents ? Facilité d'utilisation et d'étude ?

4.1. — Le français ? — Il ne manque pas chez nous, et même ailleurs, de bons esprits qui répondent immédiatement que le français n'a pas perdu sa vocation de langue universelle.

(14) Réau, L'Europe française au siècle des lumières, p. 6.

Mélas ! nous ne sommes plus au grand siècle, « je veux dire dix-huitième », comme Michelet. Il faut se reporter à la savante histoire de la langue française, de Ferdinand Brunot, et en particulier au tome 8, consacré au français hors de France au 19^e siècle, tome que Brunot voulait d'abord intituler : « Le français langue universelle ». Notre langue fut alors effectivement la langue européenne des élites (Leibniz, Hamilton, Frédéric II, Catherine II, et tant d'autres exemples). On a conservé le mémoire du concours de l'académie de Berlin en 1783 et du brillant Discours de Rivarol ; mais on a oublié, bien injustement, le travail bien plus riche et bien plus solide de son ex-aequo Iwab. Le grand ouvrage de Brunot analyse très en détail la suprématie du français et s'efforce d'en déterminer les éléments : circonstances, réceptivités, appuis extérieurs, forces d'expansion, littérature... Ce qu'il faut en retenir pour notre propos, c'est que l'expansion du français a été spontanée, indépendante de la prépondérance politique (il devint langue diplomatique de fait après les défaites de Louis XIV, Rastatt 1714 ; fut la langue de l'Europe civilisée surtout après les revers de Louis XV), mais concomitante à la supériorité démographique de la France. Elle a été contrebutée lors des conquêtes de la révolution, qui voulut propager la langue « des Droits de l'homme » (Barère), et de l'Empire. L'éveil des nationalismes a suivi l'a définitivement anéantie. Depuis le français n'a pu que perdre ses positions.

Il semble bien qu'il s'agisse là de mouvements irréversibles : la langue qui a perdu sa prééminence ne la regagne pas. Brunot d'ailleurs sévère pour ceux qui continuent à nourrir des illusions, il est peu de mots « qui aient fait autant de ravages que ce titre de Langue universelle... il a ébloui les gouvernements du 19^e siècle », il a incité « la France à se gorgier de sa gloire assée. Ses méfaits continuent » (15).

Doit-on ajouter que la langue écrite se sépare de plus en plus de la langue parlée ; et que les difficultés du français, et pas seulement les complications orthographiques, sont un obstacle sérieux à son acquisition par le plus grand nombre ?

4.2. — L'anglais ? — Qu'à cela ne tienne ! disent d'aucuns bons esprits, des réalistes, ceux-là. L'anglais est en fait

(15) Tome VIII, vol. 2 (1935), p. IX.

actuellement la langue internationale, non seulement de la technique, mais du commerce, des communications, de nombre de techniques et de sciences. S'il faut choisir une langue commune ce ne peut en être une autre.

L'anglais, c'est incontestable, a pris depuis le 19^e siècle une grande extension. Il a le mérite d'un type grammatical simple et assez régulier, d'un vocabulaire mi-germanique, mi-roman.

Mais il offre de graves inconvénients : grammairie qui n'est simple qu'en apparence, du fait de nombreux idiotismes ; pléonisme profondément différent des langues continentales (diphthongaison des voyelles, défaut de netteté) ; orthographe qui est une « abomination » (Jespersen), pire que la française manque fréquent de clarté (pas seulement dans les exemples classiques de F. Boillot : *Red Designs on China* ; *Workers' Institutes*). A tel point que des anglicistes comme Mossé ou Jespersen ce dernier pourtant fort dithyrambique sur l'objet de ses études pas comme langue internationale. Le linguiste américain Edward Sapir voit même un obstacle dans la « tradition d'un certain réalisme sobre et commercial généralement liée à l'anglais ».

Mais l'obstacle majeur à l'adoption de l'anglais — et aussi bien du français, ou de toute autre langue nationale —, c'est évidemment la susceptibilité nationale des autres peuples. La solution ne serait pas égale. Nulle part, hors des pays de langue anglaise, on ne consentira de gaieté de cœur à laisser l'avant-garde aux anglophones. Et tout spécialement dans les pays que la division politique du monde place en dehors de la sphère anglo-saxonne.

4.3. — Le latin ? — C'est bien pour cela que d'éminents universitaires et de dignes ecclésiastiques, reprenant de vieilles tentatives (16), se proposent de ressusciter le latin, neutre et en dehors des susceptibilités nationales, pour autant qu'il ne déplaie pas trop à des peuples dont la civilisation est fort éloignée de Rome.

On a tenu deux congrès du « Latin Vivant » à Avignon en 1956, et Lyon, 1959. Que les doctes cherchent à vivifier l'œuvre

(16) Couturat et Léau, Histoire de la langue universelle, 1903, p. 35.

moment traditionnel, soit. Mais quand ils veulent faire du latin la langue internationale de demain, les réalisations ne sont pas la hauteur de leurs bonnes intentions. Les prospectus bilingues du « Conventus Universus », après d'excellentes considérations de M. Jean Capelle sur le « babelisme moderne », déploient un des trésors d'ingéniosité périphrastique : « ...praesidente Daladier, Avenionis Legato et Consule, Summorum Reipublicae Magistrorum olim Principe » (j'ai lu quelque part que cela vaut « une autre allure qu'ancien Président du Conseil ») ; en arrivant à quelques notions utiles aux congressistes, mais difficiles à exprimer en latin classique, ils avaient tout simplement l'est la bonne tradition des traducteurs) escamoté ce qu'on ne peut se contenter de lire dans le texte français seul : « frais de participation, centre touristique, réduction de 30 %... ». Sur les rapports et communications aux deux congrès la table des matières en indique seulement 23 en latin. Et quant aux débats, les mauvaises langues assurent qu'on préféra le plus souvent exprimer

en vulgaire et non pas en sanscrit comme le bon Georges Fourest !

Et même si ses tenants étaient un peu plus convaincus, en latin, on le sait bien, ne pourrait pas accéder au rôle de langue grand nombre. Langue difficile, « disciplinaire », langue de rammarrien, il ne pourrait servir qu'à une élite privilégiée. Les partisans refuseraient de le mutiler ou de l'adapter pour le simplifier. Il n'en devrait pas moins acquérir un immense vocabulaire nouveau. Est-il indifférent qu'il ait été la langue d'une société esclavagiste ? puis d'une autorité spirituelle indiscutée ? ne pourrait même pas servir de langue philosophique moderne ? lui faudrait, langue synthétique, s'adapter aux tournures d'esprit que nous ont données nos langues analytiques. La langue est le cadre de nos pensées. Un simple détail, comme le manque d'article, est gros de conséquences et gêne la généralisation et l'abstraction.

En pratique, combien de latinistes seraient capables de la rendre harangue latine, telle que celle des inoubliables Copains ? le latin est bien mort. Lui aussi, irréversiblement, ne pourra apprendre le rôle qu'il a perdu. Pendant sa survie comme langue vivante, « interposé entre la pensée et la réalité comme un écran », il avait déjà perdu tout contact avec la vie. On ne greffe pas sur un tronc mort, suivant une autre image de Meillet.

4,4. — **Des pidgins ?** — Eh bien ! tenons nous en aux processus vivants et naturels, répond-on. Il s'est créé dans de vastes régions du globe des idiomes simples, véritables hybrides pidgins, broken-english, lingua franca ou petit-nègre. Voilà la solution de l'avenir.

Malheureusement, il s'agit là de jargons purement locaux, jargons bâtarde, irréguliers, pleins d'enfantillages, de vulgaires, de corruptions. J'emprunte à l'Encyclopaedia Britannica avec les qualificatifs ci-dessus, l'exemple suivant (datant de la guerre du Pacifique), qui juge le système : « *Yufeta yu ston fast, yu no can walkabout, suppose yufeta walkabout, me killir yu long musket !* » ce qui signifie : N'avance pas ou je tire ! Voilà, à l'inverse du turc de Covielle, qui dit peu de choses et beaucoup de mots !

Où bien on vous cite en exemple les jargons qui se sont créés plus ou moins spontanément dans certains milieux techniques, aviation, radio-amateurs.

On a même pensé normaliser les sabirs, en proposant, soit comme substituts, soit comme première étape d'acquisition, de « basic english » ou des « français élémentaire », à vocabulaire extrêmement réduit (850 mots, dont 18 verbes seulement dans le basic d'Ogden, 1934 ; 1365 mots dans le français élémentaire), d'où recours à la périphrase, à l'instar de l'exemple ci-dessus. Chaque texte devient une série de devinettes. Ces systèmes ont bénéficié d'appuis divers, pour des motifs qui le plus souvent n'ont rien à voir avec la lutte contre le babélisme. Ainsi du soutien de M. Churchill et du gouvernement anglais.

Le choix des mots « de base » est fondé sur les statistiques de fréquence des mots. Mais des recherches plus approfondies ont découvert des termes qui, quoique rarement exprimés, sont cependant *disponibles*, et devraient être inclus dans le stock minimum de mots à connaître.

Mais surtout une telle solution fait trop bon marché d'une constatation fort générale : toutes les langues communes qui ont triomphé des langues locales, l'ont fait en élevant et non en abaissant l'instrument de communication. Ou elles l'ont emporté par leur seul prestige littéraire, comme le toscan ; ou leurs écrivains, très rapidement, ont consolidé la suprématie que leur avait apportée l'hégémonie politique.

4,5. — **Une unification naturelle ?** — Ne peut-on alors tenter une unification progressive et naturelle des langues ? Emprunt a toujours été monnaie courante de langue à langue. La vie moderne le multiplie. Il s'est créé en plusieurs domaines un véritable vocabulaire international. Indépendamment de ces illustrations, on peut constater des changements analogiques qui tendent en général vers plus de régularité, une plus grande standardisation.

Oui, mais les emprunts restent surtout des emprunts de vocabulaire. Et encore ! Des dizaines de mots que nous croyons négligés (*speaker, dancing...*) sont passés dans notre langue avec tout autre sens que celui qu'ils ont chez les Britanniques ; la réciproque est vraie (*brassière...*). Mais les structures des langues demeurent ; et fort diverses. Conçoit-on que, même à longue, même par une sélection naturelle, que l'on invoque à tort, puissent s'unifier une grammaire analytique et une grammaire synthétique, ou des phonétismes parfaitement différents ?

5 - UNE LANGUE CONSTRUITE

On a donc pensé hâter les processus naturels. Prenant exemple des interventions conscientes dans le langage, qui sont loin d'être exceptionnelles (depuis Pâñini, l'allemand écrit de la chancellerie papale et de Luther, le croate normalisé par Vuk, jusqu'au ndsmaal norvégien et au Bahasa d'Indonésie...), on a construit des langues intermédiaires, des langues qui seraient pour nous, et absolument pour tous, la langue *tierce*.

Le sujet mérite attention, d'autant que préventions et préjugés l'ont trop souvent obscurci.

5,1. — **Artificielle !** — Première objection des esprits prévenus : c'est ce qu'on peut appeler l'argument biologique. Les langues vivantes vivent : le nom ne le dit-il pas ? Une langue artificielle (17) ne peut être qu'un mécanisme, un robot, une

(17) L'acception psychiatrique de « langue artificielle » est une notion ris de notre propos.

création sans vie, un « homunculus », inapte à tout ce qui le charme d'une langue (« vivante... en chair et en os »), expression littéraire en premier lieu, qui lui resterait totalement inaccessible. Ce ne pourrait être jamais qu'un ersatz, une sorte de code ABC ou Bentley perfectionné.

La comparaison biologique n'est guère valable : ce sont les hommes qui vivent et non la langue. Quand un idiome meurt c'est qu'il est remplacé par un autre idiome dans l'usage de sujets parlants. Le langage n'est pas une fonction biologique mais un produit de culture ; les organes de la parole ne le sont que de façon fortuite et secondaire. Le langage a toujours été création et produit humain. Les langues dites naturelles restent toujours une part plus ou moins grande d'artificiel et de conscient : langues « réparées, améliorées, perfectionnées » (Savagoeot). Il n'y a entre elles et une langue construite qu'une différence de degré et non une différence de nature. N'ayons pas la phobie de l'artificiel, lequel règne dans toute notre civilisation ! La seule comparaison qui serait ici valable, ce serait celle du saugeon et de l'arbre greffé et taillé, c'est-à-dire amélioré et régularisé par l'art et la création consciente. Mais les botanistes ignorent dans leurs flores les sujets de nos jardins, — tout comme les linguistes ne s'intéressent guère à la langue dédaigneusement dite artificielle.

Même Meillet, qui l'avait approuvée (18), a cru devoir, dans un repentir de la 2^e édition de son livre, exagérer le rôle expressif des irrégularités d'une langue : « Une langue absolument régulière comme l'esperanto ou l'ido choque le sentiment intime de tous les sujets qui parlent une langue indo-européenne. Il y a des langues régulières, le finnois ou le turc, par exemple. Mais dans les langues indo-européennes, il reste partout un grand nombre d'anomalies grâce auxquelles chaque mot important, chaque tour de phrase usuel a son individualité, sa résonance propre... » (19).

Ces anomalies, cette gangue, sont en réalité un cadre étroit

(18) o. c. note (1) : « Toute discussion théorique est vaine : l'esperanto a fonctionné » (p. 321). Tout le chapitre de Meillet est à lire, avec ses vues sur les congrès internationaux, les traductions d'œuvres écrites en « petites langues », l'utilité pratique d'une langue internationale : « comme cette langue est possible, elle doit être réalisée » (p. 282).
(19) Même ouvrage, p. 282.

carcan pesant ; ce sont elles qui font de chaque langue à laquelle on s'attaque un adversaire résistant ; ce sont elles les éléments de cette conscience linguistique dont il a été parlé (2, 13).

Malgré toute l'autorité de Meillet, son affirmation mérite examen. Il semble bien que les *résonances propres* des mots ne viennent pas tant de leur combinaison dans des tours de phrase plus ou moins idiomatiques que de leur pouvoir d'évocation, c'est-à-dire de la faculté de se lier, dans notre cerveau, à un nombre plus ou moins grand de concepts connexes. Les annexions d'un concept donné, « l'excroissance sentimentale » des mots (Sapir), ne sont pas les mêmes pour tous les hommes. Il est pour moi le langage ne parvient pas toujours à communiquer exactement la pensée. Mais sous cette réserve, la puissance d'évocation d'un mot doit être comparable d'une langue à une autre. Juliette le dit à Roméo :

*What's in a name ? that which we call a rose
By any other name would smell as sweet* (20).

Le concept « rose » suscite dans les relations fonctionnelles des neurones humains, avec le timbre particulier propre à chaque individu, les mêmes images visuelles et olfactives, les mêmes opérations sentimentales, qu'il apparaisse dans un vers de Ronsard, de Goëthe, ou même de Mistral ou du Béarnais Despourrins. Pourquoi le mot serait-il moins riche d'évocation en turc ou en chinois, par le seul motif que la langue est régulière en sa grammaire ; ou dans une langue construite, elle aussi régulière, et le mot ne sera ni plus ni moins arbitraire que tous ses équivalents ?

Au surplus l'expérience montre qu'une langue dite artificielle peut se créer une littérature, ni plus ni moins que le finnois ou le turc, que le provençal ou tel autre dialecte qui s'est élevé au rang de langue littéraire. Villon a bien écrit en coquille !

5.2. — **Histoire naturelle des langues artificielles.** — Avant d'aller plus loin, il convient d'indiquer que le sujet est difficile : les sociétés de linguistique se le sont souvent interdit ;

(20) Acte 2, scène 2 : Qu'y a-t-il dans un nom ? ce que nous appelons ne sous n'importe quel autre nom aurait toujours sa douce odeur.

les périodiques s'en abstiennent, sous peine de susciter un abondant courrier des lecteurs. Récemment une revue de vulgarisation linguistique avait inscrit, dès son premier numéro, ce sujet épineux à son programme, mais ne tarda pas à l'abandonner. C'est que la passion s'y introduit trop souvent, aussi bien du côté des partisans que de la part des adversaires.

Le présent exposé s'efforcera donc de l'aborder avec objectivité. On voudrait se borner à ce qui est essentiel pour comprendre la question et renoncer à tout ce qui ne constituerait pas une sorte d'histoire naturelle de la langue internationale construite. Il a d'ailleurs été déploré que linguistes et psychologues aient peu tiré de l'étude des langues artificielles (21).

L'histoire des innombrables projets qui ont vu le jour depuis des siècles, encore qu'on y retrouve les noms de Descartes, Comenius, Leibniz, Ampère, ne présente guère qu'un intérêt de curiosité. Ceux que la question intéresse se reporteront aux ouvrages spécialisés (22) qui les cataloguent : à tout le moins ils en retireront une haute idée de l'imagination des hommes.

La première langue construite qui ait fonctionné, qui ait groupé des adeptes nombreux, et qui ait soulevé l'enthousiasme de ces adeptes, c'est le volapük, né en 1879, qui prétend grouper jusqu'à un million d'adhérents vers 1889. La grammaire en était savante, le vocabulaire d'origine surtout anglo-saxon, mais déformé (volapük vient des deux mots anglais *world* et *speak*). Ce fut un feu de paille. Il ne reste du volapük que le nom, synonyme de langage barbare.

En 1887 vint l'esperanto. Ce nom aussi est devenu nom commun, et pratiquement synonyme de langue internationale. Grammaire simple, vocabulaire européen, grand usage de la composition et de la dérivation par préfixes et suffixes, sans de clarté, en sont les caractéristiques essentielles. L'esperanto se développa considérablement avant 1914, survécut à la guerre comme à celle de 1939, et groupe encore aujourd'hui l'écrit la majorité des pratiquants d'une langue internationale.

(21) G.-A. Miller, *Langage et communication*, trad. 1956, p. 267

(22) Couturat et Léau, o. c. sous la note (16) ; E. Drezén, *Histoire de la mondoglingvo*, 1931 (en esperanto) ; M. Monnerot-Dumaire, *Précis de l'interlinguistique générale et spéciale*, 1960. Autre ouvrage fondamental mais limité à cinq langues : Manders, *Vijf Kunsttalen*, 1947 (en hollandais).

En 1907 vit le jour, sous le nom d'Ido, un esperanto réformé dans le sens d'une latinisation du vocabulaire et de plus de rigueur dans la dérivation, qui ne parvint à entraîner dans la mesure qu'une minorité d'esperantistes.

En 1922, en réaction également contre l'esperanto, accusé d'être trop « schématique », est publié l'occidental, à vocabulaire plus latin, et surtout à tendance « naturaliste », c'est-à-dire cherchant à calquer les mots existants des langues naturelles, même en ce qui concerne les mots dérivés. Par opportunité, l'occidental a pris, en 1949, le nom d'interlingue.

Enfin en 1951, après de longues études de l'« International Auxiliary Language Association », est apparu l'interlingua, très proche de l'interlingue-occidental, mais plus archaïsant, ce qui laisse pas d'étonner, surtout en raison des principes, « Some criteria », publiés en 1937.

Aujourd'hui, de toute la foule des projets qui ont été publiés et qui souvent n'ont guère été connus que de leur promoteur (même l), il n'en reste que quatre qui soient réellement utilisés, ou parles, par un nombre appréciable de pratiquants : l'esperanto, l'ido, l'occidental et l'interlingua. Autant qu'on peut juger d'après les adhésions aux groupements, les quantités d'écrits de manuels d'étude et le nombre des publications de revues et de périodiques, on peut estimer leur importance relative de la façon suivante : sur 100 pratiquants au total, plus 90 pour l'esperanto, au maximum de 2 à 3 pour l'ido, peut-être 4 à 5 pour l'occidental et 3 à 4 pour l'interlingua. Ce qui reste à ces trois derniers, malgré qu'ils en aient, figure de dissidents.

5.3. — **Ressemblances et différences.** — Les plus libéraux des interlinguistes (si l'on donne à ce néologisme le sens général de partisan d'une de ces 4 « interlangues ») disent qu'on trouve là en présence de 4 dialectes d'un même type de langue internationale en formation, suivant l'expression de Spersén.

Il y a certes entre elles nombre de points communs, que l'on peut considérer comme les acquisitions finales de la longue suite de projets et de leurs échecs. Et aucun des systèmes n'est une construction linguistique, ce qui le rendrait inviable.

D'abord on a renoncé aux langues a priori dans leur vocalisme, à la langue philosophique rêvée par Descartes, et bien d'autres, mais sans réalisation sérieuse. (Condorcet voulait qu'elle servît à enregistrer la somme du savoir humain, pour l'enterrer à l'abri des futurs cataclysmes... à anticipation !). Les quatre langues sont des langages a posteriori, non créés, mais dégagés de la comparaison des langues existantes et basés sur les éléments de ces dernières. Les sons utilisés sont en nombre limité : les cinq voyelles de l'italien seulement (contre 16 voyelles en français). La grammaire est simplifiée et évite les exceptions. Le vocabulaire cherche la plus grande internationalité, par exemple par le procédé de la « médialisation » ou amalgame (occidentale *yelb*, moyenne de l'anglais *yellow* et de l'allemand *gelb*, esperanto *strato*, entre l'anglais *street* et l'allemand *Strasse*).

Mais les procédés sont assez différents, et dans la dérivation des mots, et dans la conjugaison (ici futur et conditionnel par désinences, là par auxiliaires) ; et surtout les principes directeurs sont trop opposés pour qu'on puisse espérer un compromis entre tendances divergentes.

5.4. — **Standardisation à rebours.** — Il est évident que la multiplicité des systèmes, malgré les meilleures intentions éloigne du but visé. Standardisation à rebours, attitude de Gr Bouille, Babel dans l'antibabel !

Et cependant les frères ennemis emploient à peu près les mêmes recettes, mais le dosage varie de l'un à l'autre.

Les uns insistent sur la *régularité*, font valoir son immense intérêt pour faciliter l'étude de la langue, surtout pour les non-occidentaux, et font remarquer les tendances très fortes de nombreuses langues vivantes vers cette régularité qui leur fait souvent défaut : tendance à la régularité phonétique par une prononciation de plus en plus orthographique (les Français ne sauront bientôt plus prononcer *cheptel* et *gagueure*, ni les Anglais *Davey* et *Auchintock*) ; tendance à la régularité grammaticale (il ne faut pas créer plus guère en français que des verbes en *er*, *feindre* passé à *feinter*) ; tendance à la régularité de dérivation (l'anglais a des barbarismes : *traitage*, *collestage*, *divisage*, *metanage*) qui instituent un suffixe d'action unifié).

Les autres s'attachent à l'aspect *naturel* des mots et condamnent impitoyablement (« *artificial e repugnant monstruositas* ») l'usage qui n'existerait pas déjà en quelque langue occidentale comme si la tératologie linguistique n'avait pas déjà à son actif et *gaz*, et *radar*, et *jeep*, et *nylon*, et *G.I.*, et *O.K.*... !). Ce naturel ils sacrifient au besoin des éléments de régularité ; n'hésitent pas, par exemple, à conserver les doublets issus de deux formes des radicaux latins ; ou bien, à adopter une orthographe irrégulière, non phonétique (deux sons divers pour les lettres *c* et *g* ; deux ou trois orthographe pour le son *s* : *c* et *ç*). Ils entendent conserver ainsi l'aspect familier à ceux qui parlent des langues occidentales, donc leur faciliter l'acquisition de la langue internationale, presque sans l'avoir apprise (cette facilité de lecture à vue se compense par une difficulté plus grande dans la pratique active de la langue (parler, écrire), fait d'une *autonomie* insuffisante de l'idiome ; elle a pour contrepartie une complication pour les non-occidentaux. Et de là on ne peut faire fi.

On ne peut entrer ici dans le détail. On renverra au besoin aux ouvrages mentionnés sous la note 22 ci-dessus (23).

On se bornera à indiquer la structure véritablement agglutinante des langues du type régulier, qui ont ainsi lexicalisé au maximum leurs relations grammaticales, et que pour cela les tenants de la naturalité croient flétrir du nom de *schématiques*.

Il y aussi la querelle du vocabulaire de base. Les uns s'en tiennent à un vocabulaire purement latin. A l'autre extrême, on a cherché une sorte de représentation proportionnelle de toutes les langues du monde. Cependant la civilisation occidentale gagne toute la terre, et c'est elle qui a fourni partout les termes des techniques modernes. La vérité doit être dans un juste milieu, avec prédominance du vocabulaire roman.

Vérité n'est ici, bien entendu, que pour citer l'adage. Il faudrait séparer ce qui paraît bien établi de ce qui n'est que postulât. La naturalité se rattache à une certaine mystique de

(23) Spécialement Monnerot-Dumaine, et surtout Manders. Voir aussi *Langue internationale*, Lingvo kaj Vivo, 1959 (en esperanto) et sa comparaison par statistiques chiffrées.

la nature, de la nature bonne par définition, — ce qui restait à démontrer, même après Jean-Jacques !

Il serait utile de recourir davantage à la théorie scientifique de la communication, qui permettrait des vues plus rationnelles sur la question.

C'est ainsi que les « naturalistes » n'ont que sarcasmes pour les finales d'identification des langues « schématiques » : « pour le nom, *a* pour l'adjectif, etc, parce que cela n'existerait dans aucune langue... — encore que l'allemand habille tous ses substantifs d'une majuscule et ne connaisse qu'une désinence d'un finitif. Mais on a montré l'utilité de la « redondance » dans l'information : toute langue, pour être efficace, doit être redondante ; la répétition réduit les erreurs et triomphe des perturbations dans la transmission du message (le « bruit »). Et « donc la clarté est-elle plus nécessaire que dans la communication entre gens de langues différentes, c'est-à-dire dont la pensée s'est formée dans des moules différents ? »

Les recherches en vue de la machine à traduire (§ 2.4) ont confirmé l'utilité d'une telle redondance permettant l'identification facile des parties du discours : une des grosses difficultés de la transposition réside dans la reconnaissance des liaisons grammaticales. Dans le même ordre d'idées, une langue qui sonorise ses signes grammaticaux sera plus claire (cf l'français, où la marque du pluriel a disparu d'une grande partie de la langue parlée :

« Femmes, moine, vieillards, tout était descendu » : encore une redondance utile !

5.5. — Vers la perfection ? — Les langages « schématiques », esperanto et ido, ont cherché à rationaliser le naturel. C'est une tendance humaine fort générale. L'ido a prétendu être encore plus logique que son prototype (il avait pour père le logicien Couturat). La langue est bien l'instrument du raisonnement (*logos*) ; elle n'est cependant pas un instrument logique parfait. « Aucune langue n'est tyranniquement logique, malheureusement ou heureusement » (Sapir). N'a-t-on pas créé au-dessus d'elle, une algèbre de la logique ?

Il est remarquable que les trois puinés de l'esperanto aient proclamé qu'ils en étaient un perfectionnement. Dans un cas ou dans l'autre. Comme si le mieux, en la matière, n'était pas une notion essentiellement subjective ! Basée par définition sur le compromis, donc sur une part inévitable d'arbitraire, la langue construite sera choisie non pas tant d'après des critères rationnels que par goût.

Il serait téméraire de juger les « interlangues » par rapport à la notion de progrès du langage en général, qu'il est fort difficile de préciser, bien que l'on croie discerner une certaine marche concrète à l'abstrait, du mystique vers le rationnel. Mais les artisans de chaque système proclament à l'envi qu'ils détiennent la solution définitive, la langue internationale parfaite... n'y croyons pas !

Les trois cadets ont, tous trois, abandonné l'alphabet de l'ainé l'esperanto, parce qu'il comprend 6 lettres accentuées (celles du tchéque ou du croate, ou à peu près, celles du turc — comme par Atatürk, et aussi, pour certaines, celles des linguistes). Nos langues sont au moins aussi chargées typographiquement (voyez français : 9 lettres avec accents, 3 avec trémas, une cédille !). Notre alphabet latin est trop court pour transcrire avec 25 lettres 36 sons différents. Le son simple que nous avons *ch* est transcrit aussi *sh, sch, sci, sj, sk, voire tx* ! (seul hongrois l'exprime en une seule lettre)...

L'esperanto avait ainsi institué une écriture systématiquement orthographique, rationalisation apportée dans les extrêmes dont nos langues ne peuvent se débarrasser. On pourrait raconter comment ce détail des signes diacritiques, pour des raisons de pure opportunité... typographique, a déclenché le zèle des perfectionneurs. Le grand oculiste Javal avait commenté ces caractères, mais pour un motif plus rationnel : l'hygiène de la vue. Petites causes...

5.6. — Succès ou échec ? — Le souci de perfectionnement nous naissait dans le raisonnement suivant : l'esperanto n'a pas triomphé, c'est certainement à cause de ses défauts, donc corrigons-les.

Il y a là deux propositions qui méritent examen.

Et d'abord cette croyance, démentie par les faits, qu'une langue puisse s'imposer par ses qualités intrinsèques. « Les langues des grandes civilisations ne doivent pas cette place à leur supériorité dans l'ordre linguistique » (Sapir). Elles l'ont emporté par leur prestige, né de facteurs purement sociaux : politiques, économiques, religieux ou littéraires. Le français de l'Île-de-France n'a pas triomphé des dialectes occitans par sa supériorité linguistique qu'il n'avait pas (comparez la sonorité du provençal et l'excès des nasales dans notre langue, « la plus sourde de l'Europe » [Grimm]), mais parce que c'était la langue du roi.

Et puis il faudrait, distinguant *triomphe* et *succès*, trouver l'étalon de la réussite, en précisant aussi le délai assigné pour réussir. Les espérantistes se satisfont d'avoir vu leur langue survivre à deux guerres mondiales et aux interdictions des dictatures. Ils se réjouissent de telle ou telle consécration, de l'adoption par tel ou tel organisme, surtout quand il s'agit d'institutions pouvant difficilement passer pour chimériques. Ils ferment les yeux devant tel ou tel recul, tel ou tel abandon. C'est que, quand on ne dispose pas des moyens modernes de persuasion, on ne peut faire triompher instantanément une idée désintéressée.

En général, des réformes, même rationnelles, triomphent-elles si vite ? Où en sont la réforme du calendrier ? la simplification de l'orthographe française ? Un exemple magnifique est offert par le système métrique, beau spécimen de rationalisation sur le plan universel, qui n'a pu encore « triompher » des tenants attardés du pied et de l'once, et qui chez nous a nécessité un régime transitoire jusqu'en 1840 (dont il nous reste encore le livre... métrique). Ferdinand Brunot (24) cite la résistance des littéraires à cette époque : Karr et la tradition contre les déformalistes !

Aujourd'hui même la survie tenace de l'ancien franc est

(24) La pensée et la langue, 1922, p. 123.

exemple vivant de la force des habitudes. Cependant une langue internationale « auxiliaire » n'aurait pas l'inconvénient de bouleverser la tradition en se substituant à quelque chose : elle se superposerait seulement aux langues nationales.

Il faut revenir à ce qui a été dit plus haut (§ 3,1) de l'acquisition des langues et de l'effort qu'elle demande. C'est là, et là surtout ce qui freine les progrès de la langue internationale, celle-ci comme cette autre. Son plus grand défaut, et ce qu'il faut l'apprendre pour la savoir ; son plus grand ennemi, c'est la passivité, c'est l'inertie. La cause de la langue internationale n'est pas une cause de tout repos ; il ne suffit pas de le *pour*, il faut aussi l'apprendre ! Et les hommes étant qu'ils sont, la plupart de nos contemporains préféreront longtemps encore espérer on ne sait quelle invention mécanique sur un petit ordinateur à chacun ! plutôt que d'entreprendre l'étude d'une langue, même facile, au prix d'une peine personnelle.

C'est l'inertie, jointe au préjugé, et à l'opposition décidée des défenseurs du français (Gabriel Hanotaux, Léon Bérard, Georges de Reynold ; on sait ce qu'il en est maintenant du français qu'ils voulaient sauver !), qui n'a pas permis à l'espéranto, malgré les initiatives généreuses des Cecil, des Beneš, des Lafontaine. Là où la raison aurait dû l'introduire en premier lieu, s'est contenté de petites satisfactions, reconnaissance comme un engagement télégraphique clair en 1924, coup de chapeau de l'Unesco en 1954.

Ce serait le lieu ici d'examiner la façon dont une langue internationale peut se répandre, s'imposer (Meillet prévoyait un accord entre Etats). On retrouve l'inertie et le cercle vicieux qu'elle crée : l'individu attendant la reconnaissance officielle de la part de l'Etat, l'Etat ne pouvant rien faire avant un mouvement de masses. Mais ce qui touche à la propagation... et à la campagne sera laissé hors de notre propos. Ainsi du public qui prétend s'adresser les partisans des interlangues : ou des gens qui ont déjà des relations internationales, ou bien ceux qui désirent s'en créer.

De même il faut se borner et négliger certains aspects parti-

culiers de la question, pour lesquels on se reportera aux ouvrages spécialisés. Par exemple les notions d'homogénéité et d'unité, nomie d'un système.

Rappelons que l'interlinguistique offre encore beaucoup de sujets à une étude impartiale (cf note 21). Et revenons à notre « histoire naturelle » en terminant par l'examen de quelques objections.

6 - ADVERSAIRES ET PARTISANS

Nous passerons en revue les savants et leurs arguments proprement linguistiques, puis les usagers, qui peut-être ont aussi leur mot à dire en matière de langage.

6.1. — Les linguistes. — M. Sauvageot proclamait comment que les linguistes « ne dérogent pas en tournant l'attention vers les applications pratiques de leur science ». Ces qu'ils ont coutume d'une réserve prudente. A part quelques exceptions (Max Müller, Schuchardt, Michel Bréal, Baudouin Courtenay, Jespersen, Meillet...) la langue internationale n'a guère leur fait. « La grande majorité est totalement indifférente à une question qui ne l'intéresse pas » écrivait Albert Dauzat en 1912 (25)... Ce qui ne l'a pas empêché de rompre depuis plus d'une lance contre des solutions « simplistes », « outil rudimentaire », « sans rayonnement culturel », dont chaque secte prétend détenir seule « la solution idéale et la panacée universelle (sic) ; et il a raillé ces partisans « qui apportent un prosélytisme de mystiques à des problèmes réalistes » (26).

On pourrait réunir toute une anthologie de ces déclarations d'augures, soufflant à la fois le vrai et le moins vrai, mais nous nous contenterons de citer quelques-unes. « Langue de laboratoire » (Diels), « sans ombre, comme Peter Schlemihl » (Richard Meyer), « monstruosités linguistiques...., jargons étonnants, ...invention naïfs » (Arnold Van Gennep), j'en passe, et des meilleurs. The

(25) La philosophie du langage, p. 47.
(26) L'Europe linguistique, 1940, p. 254.

ment l'argument rationnel y serait remplacé par le goût, le sentiment, telle aversion, telle répugnance. Tel est choqué qu'il au dégoût par les *k* et les *j* de l'esperanto, qui n'hésitera pas à mettre au pinacle la langue où ces mêmes lettres se nomment *kappa* et *iota* !

La conséquence injuste de ces opinions, disons : insuffisamment informées, c'est qu'elles entraînent l'indifférence ou l'opposition du grand public, qui fait confiance, les yeux fermés, à des spécialistes.

Comment donc expliquer cette attitude des linguistes ? Sans doute par l'orientation générale de leurs travaux. Le langage interprète historiquement et non rationnellement : d'où présentation contre des systèmes rationnels et construits. Et on agère même leur caractère logique : « systèmes artificiels, faits, si j'ose dire, d'une perfection logarithmique » (Mario Andruszka), ce qui, on en conviendra, ne veut pas dire grand chose. La science des langues est relativement récente et étudie faits dans une perspective historique, *diachronique* comme on dit en son jargon. Elle est tournée davantage vers le passé et vers l'avenir, vers l'inconscient que vers le conscient ; elle considère les tendances divergentes plus que les forces unificatrices, l'évolution plus que la stabilisation, les changements phonétiques du passé plus que la stabilité actuelle. Elle connaît tout les idiomes évolués, mais guère leur point de départ. Elle s'intéresse beaucoup aux dialectes.

Une des premières objections faites à la langue internationale, c'est précisément qu'elle ne pourrait maintenir son unité se diviserait rapidement en dialectes distincts. En une centaine d'années, précise le prophète Van Gennep déjà cité, elle aurait des dialectes aussi différents que l'allemand du hollandais. On même prétendre que le polymorphisme linguistique est la cause du pluralisme mental de l'espèce humaine. Mais Ferdinand de Saussure a montré que la régularité, l'analogie et ce qu'il appelle l'*intercourse*, c'est-à-dire l'intercommunication, sont des éléments de stabilité (27). Et les circonstances qui ont vu la

(27) Cours de linguistique générale, 2^e éd., 1922, pp. 206, 281.

naissance des dialectes actuels ont bien changé. L'imprimerie la presse sont venues apporter leur force de cohésion. King on cite trop peu deux dates récentes qui marquent l'entrée en lice de puissantes forces centripètes, nouveaux facteurs de l'unité du langage : 2-11-1920, première émission radiophonique (Radio KDKA, Pittsburgh), 6-10-1927, projection publique du premier film parlant (Le chanteur de jazz).

Il serait peut-être intéressant de rechercher si les voix de hauts-parleurs ont déjà exercé une influence sur les façons de parler locales des nouvelles générations.

On ne soutient plus guère l'opinion que la langue internationale n'est qu'une utopie (voir note 18). Et nous avons ainsi fait le tour des critiques spécifiquement linguistiques. Passons aux usagers.

6.2. — Les polyglottes professionnels. — Les traducteurs, les professeurs de langues et autres professionnels de polyglotie sont des usagers de premier plan. Ils témoignent parfois d'une crainte excessive de la langue internationale. Assurément on comprend que les interprètes des organismes internationaux, bien rémunérés et exempts d'impôts, n'apportent guère des initiatives qu'ils trouvent intempestives. Mais on est libre de ne pas suivre un honorable dirigeant de la Fédération Internationale des Traducteurs lorsqu'il affirme que « la traduction est un besoin de la société moderne ; elle active et assouplit son rythme », et quand ce digne Monsieur Josse ajoutait « une langue universelle serait une régression pleine de mensonge pour les générations futures » (28). De traducteurs, peut-être. Leur organe international porte d'ailleurs le titre *Babel*. Tout un programme !

6.3. — Les amateurs. — Plus souvent que des professeurs

(28) Université radiophonique internationale, émission du 29-1-1926. Arnold Van Gennep (s'il revient souvent dans ce palmarès de l'irrationnel nous affirmons que nous ne lui en voulons pas spécialement !) disait déjà en 1908 : « pire qu'une survivance du 19^e siècle... un obstacle qu'on oppose à la marche de l'humanité entière vers une richesse et une variété de grandes dans la production intellectuelle ».

s (Jespersen, Gode, linguistes) les auteurs de langues interlinguales sont de simples amateurs (Schleyer, ecclésiastique ; Menhof, ophtalmologue ; Lott, chef de gare ; Peano, mathématicien ; Bollack, commerçant ; Couturat, philosophe ; de Lill, officier de marine, puis professeur de mathématiques). L'a raillé. Mais nous jugeons l'œuvre et non l'homme.

Aussi bien d'autres amateurs, usagers studieux du langage, permettent également de l'apprécier sous son aspect culturel social.

On a dit qu'une langue internationale est inventée, puis elle n'est soutenue par aucune culture propre. On lui reproche n'avoir pas encore produit un Shakespeare ou un Goethe, plutôt un Dante, ou un Mistral.

Autant qu'on peut parler des vertèbres d'une langue, ou de « l'âme », une langue internationale, qui n'est liée à aucune nation, à aucune tradition historique (hélas ! l'histoire a plus de tâches que de noblesse !), qui pour tout dire est pure de la culture des chauvinismes, trouve tout naturellement sa lumière éminente dans une conscience de l'humanité, qui sans doute vaut bien une autre. Préférez-vous une conscience de tribu ?

6.4. — Les adeptes. — Et voilà pourquoi on doit parler d'adeptes. Ils en ont les qualités, enthousiasme, désinvolture, persévérance, et les défauts de ces qualités, susceptibilité ombrageuse, regrettable esprit d'intolérance et de bigotisme, mysticisme (on les a parfois comparés aux premiers chrétiens), fanatisme, et même extravagances. Il y aurait matière à intéressantes études psychologiques, où ne manqueraient même pas une évidente psychose d'incompréhension et de persécution.

On se refusera à suivre dans leur ardeur puérite ceux qui ont résolu tous les problèmes de l'humanité par ce moyen, paix, et tout le reste. Comme si la langue était autre chose qu'un instrument qu'on peut utiliser et pour le meilleur et pour le pire !

C'est là le côté discuté des « mouvements » interlinguistes. Mais il leur sera beaucoup pardonné, en raison de ceci, qui est

important : il s'agit de gens de tout âge et de toute condition, qui, tous, ont fait *volontairement* l'effort d'apprendre une langue (29), et cela pour avoir contact, et amitié, avec des hommes de tous les pays. On a même bâti la-dessus une philosophie « anationaliste », qui veut transcender l'internationalisme. On veut, arriver à cette conscience de l'humanité, dont parle Boutroux, en s'appuyant sur une pensée *anationale*, par une langue anationale. Ce n'est pas si facile, tant nous sommes imprégnés, dans toutes nos fibres, du national.

C'est ce qu'ont bien compris les hypernationalismes, les plus répandus aujourd'hui que la conscience planétaire ! C'est ce qui a valu à l'esperanto, dans sa courte histoire, dix interdictions des dictatures. Ce qui a été interdit, ce n'est pas la chose, mais bien l'idée ; ce n'est pas une construction linguistique, un ensemble de mots et de règles, c'est bien l'idée sous-jacente, celle que Schleyer, ce précurseur, avait déjà exprimée dans sa devise du volapük : « A une humanité, une langue ».

Et pourquoi ne pourrait-on penser à l'instrument d'une culture supranationale, qui nous révélerait l'homme, l'homme tout court, tout comme le font les chefs-d'œuvre de portée mondiale ?

7 - OÙ EST LA RAISON ?

Le langage est la plus merveilleuse des inventions humaines. Le langage a fait l'homme. Le langage a été un de ses premiers moyens d'action. Le langage seul a permis le développement de la raison humaine. On n'insistera jamais assez sur l'importance de faits qu'étudiaient des groupes de spécialistes qui en général s'ignoraient entre eux.

Rien de ce qui touche à un grave aspect du langage, et plus encore à l'homme, ne devrait nous rester étranger. La communication avec l'homme étranger devrait nous être ouverte par contact

(29) Sauf exception de ceux qui ont appris l'esperanto au foyer, comme une véritable langue maternelle, qui ne sont pas des cas isolés, et dont l'exemple le plus fameux est un prix Nobel 1958, le Dr Boyet.

et ceux qui sont privés du contact direct avec l'homme, qui se perd dans le silence, l'aveugle qui ne peut lire, en ressentent douloureusement l'absence. L'homme a conquis le ciel. Il lui reste à conquérir la compréhension.

La raison, qui « est au cœur de l'histoire » (Henri Berr), ne finira-t-elle pas, là aussi, par avoir raison ? On a voulu exposer ici les éléments d'un dossier. Peut-être leur aurait-il dû moins laisser voir où vont ses sympathies. Mais il a renoncé à faire part d'expériences directes pour éviter tout trop personnel. On l'excusera de ses préférences.

C'est qu'il se refuse à courber la tête sous la malédiction d'un quelconque ombreux : « ...ils forment un seul peuple et ont tous la même langue, ...maintenant rien ne leur sera impossible », la malédiction qu'un Lucien Febvre admettait, peut-être à tort : « Puisque les hommes n'ont pas su, ou voulu créer une langue artificielle qui leur permette de s'entendre (et notez bien que c'est la linguistique de Meillet ne répugnait aucune-ment à une telle création), le bilinguisme, sinon le trilinguisme, aujourd'hui pour tous les peuples qui veulent vivre à côté des colosses dont l'énorme stature les couvre d'ombre — une nécessité absolue et vitale » (30). Nécessité absolue ? ou solution désespérée ?

Combien plus optimiste Meillet lui-même, que nous citerons plus tard, pour conclure (textes écrits dès 1918 pour la plupart, dans son livre cité en note 1) : « Plus ils prendront conscience de leur pouvoir sur la langue, mieux les citoyens du monde nouveau qui se créent maintenant dans le sang et les ruines sauront, à travers l'effacement de l'ancienne nation, et par le choix libre mais concorde des individus, des groupes sociaux et des peuples, plier la discipline linguistique d'aujourd'hui à la discipline qu'impose la civilisation universelle de demain » (p. 4). « L'unité de la civilisation tend à exiger l'unité de langue... Sans quelque chose de communauté de langue, on ne conçoit pas une véritable nation... Chacune des démocraties nationales doit sentir qu'elle

(30) L'Education Nationale, n° 26, 7-10-1948, p. 2.

est une partie d'une humanité dont l'unité apparaît chaque fois plus évidente et qui n'a de plus en plus qu'une civilisation et elle doit faire le nécessaire pour s'entendre avec toutes les autres. Quand les démocraties auront assis leur domination elles apercevront mieux la nécessité internationale que les dissimule provisoirement l'effort fait en vue de conquérir le pouvoir... Il n'y a guère de peuple qui n'ait dans son passé ou deux changements de langue... Les conditions politiques économiques et sociales nouvelles détermineront avec le temps un état linguistique nouveau. Les petites démocraties d'aujourd'hui se complaisent aux petites langues nationales. Comme les patois meurent aujourd'hui, les petites langues mourront et la démocratie universelle qui s'institue trouvera ses moyens universels d'expression » (p. 287-288).

Le Gérant : G. CHOTARD

Imp. LEROY, La Ferté-Macé

Dépôt légal 3^e trimestre 1966